

Profession : producteur

Producteur cosmopolite et réalisateur occasionnel, le Jurassien revient sur son parcours atypique dans un mélancolique *Adieu à l'Afrique*, actuellement à l'affiche.

VENDREDI 19 JANVIER 2018 / LE COURRIER, MATTHIEU LÖWER

Lausanne, Janvier 2018. Pierre-Alain Meier, producteur. © Olivier Vogelsang

PIERRE-ALAIN MEIER « Je suis un cas difficile pour les intervieweurs. J'ai une forme de pensée qui saute du coq à l'âne, pas très articulée, ou dans le meilleur des cas, une dialectique sophistiquée », prévient en préambule Pierre-Alain Meier. On pouvait le deviner à la forme de son dernier film, *Adieu à l'Afrique* (1), essai documentaire qui serpente au Sénégal entre enquête sur une Italienne morte dans le naufrage d'une pirogue de réfugiés, souvenirs du tournage de Hyènes et méditation sur les rapports Europe-



Afrique. C'est surtout un film-somme, où le producteur-réalisateur dit aussi adieu au cinéma, après un demi-siècle qui l'a vu produire *Yaaba* du Burkinabé Idrissa Ouedraogo (1989), *Hyènes* du Sénégalais Djibril Diop Mambéty (1992), *Les Gens de la rizière* du Cambodgien Rithy Panh (1994), *Mémoire d'un saccage* de l'Argentin Fernando Solanas (2004), ou encore *Les Hommes du port* d'Alain Tanner (1995) et trois longs métrages de Markus Imhoof, dont *More Than Honey* (2012).

Un parcours singulier pour ce « Jurassien dans sa cambrousse » (qui en a gardé une pointe d'accent), devenu producteur « par nécessité » et sans en avoir le profil : « Je suis timide et l'argent ne m'intéresse pas. » Même le septième art n'était pas une évidence, lorsqu'il intègre l'INSAS (Institut national supérieur des arts du spectacle et techniques de diffusion) à Bruxelles au début des années septante, après des études scientifiques et littéraires. Parce que le cinéma lui permet de « vivre plus vite et voyager plus », le réalisateur tourne d'abord des documentaires en Grèce et au Brésil, puis entreprend de produire le second long métrage d'Idrissa Ouedraogo, rencontré au Festival de Strasbourg. Et le voilà bientôt propulsé à Cannes avec *Yaaba*, en ouverture de la Quinzaine des réalisateurs.

Epreuve du feu

Fort de ce succès précoce, le producteur débutant propose à Djibril Diop Mambéty de réaliser *Hyènes*, son vieux projet d'adaptation de *La Visite de la vieille dame* de Dürrenmatt. Et commet là sa plus grave erreur : « désirer un film plus que son auteur ». Après sept semaines de tournage en roue libre, Pierre-Alain Meier tire la prise, refinance le film et rempile en prenant le pouvoir sur le plateau. « Djibril était en plein délire. Il tournait un plan en une matinée. Et mes amis suisses de l'équipe suivaient le mouvement, oubliant tout ce qu'ils avaient appris, avec l'impression de redécouvrir le cinéma comme si c'était de l'art contemporain. Je voyais qu'on allait dans le mur et j'ai dû affronter seul une équipe de cent personnes. Au second tournage, je me suis instauré assistant réalisateur. Djibril avait un charme fou, une poésie, une magie. Ce film est le sien même si, techniquement, ce n'est pas lui qui l'a réalisé. »

Hyènes sera sélectionné en compétition à Cannes, mais l'expérience (« trois ans de souffrance ») reste traumatisante. Au point d'y revenir aujourd'hui avec cet *Adieu à l'Afrique*, pour lui donner un épilogue apaisé. Ce fut aussi une épreuve du feu formatrice, après laquelle tout semblera plus simple dans ce dur métier. « Il faut composer avec les angoisses de l'auteur et les pépins techniques ; on porte la responsabilité de trouver l'argent, ou des solutions quand il vient à manquer – deux ou trois fois dans ma vie, j'ai dû m'endetter dangereusement. »

Le producteur, auquel on reproche parfois son interventionnisme sur *Hyènes*, s'énerve contre le culte du réalisateur, qui s'approprie le mérite de toute une équipe. Il évite aussi de collaborer trop longtemps avec le même cinéaste, « parce que ce sont des séducteurs », toujours tentés d'abuser de la confiance de leurs partenaires. « Quand tu as été séduit, que tu fais partie des meubles, mieux vaut passer la main ! » Surtout lorsque le succès est au rendez-vous : « Alors les vautours arrivent, et rester libre demande une énergie phénoménale. »

Franc parler

Avec ses airs discrets, Pierre-Alain Meier pourrait passer pour un tendre. Or il sait se montrer ferme, et ne mâche pas ses mots. Mine de rien, entre deux anecdotes, il tacle le cinéma national (« certains films, on est gêné de les regarder »), ses pairs (« les producteurs suisses sont pour la plupart des directeurs de production au service du réalisateur-ce-héros »), la télévision (« où il n'y a plus vraiment de désir ») ou encore les aides de l'Office fédéral de la culture (« un système pervers et humiliant »). Il épingle également les festivals européens, « qui organisent des concours de scénarios avec des sommes ridicules, pour dire aux Africains quels films ils doivent réaliser sous prétexte qu'ils ont donné 5000 francs ». Mais il juge aussi ses talents de réalisateur sans complaisance. « Lorsque je tourne mes films, je tombe sous le coup de mes propres critiques. Je pars dans mes délires et je le paie cher. *Thelma*, mon premier long métrage de fiction, avec un transsexuel, partait d'une idée noble, mais j'ai oublié mes bons préceptes en route... »

À écouter ses confessions de vétéran, le cinéma ressemble à un amer combat. Et pourtant, il en raconte aussi les joies, sans distinguer ses activités de réalisateur et de producteur. « La mise en scène, c'est mon rapport au monde. Monter une équipe, trouver du matériel, faire construire un travelling... Réunir toutes ces énergies est une forme de mise en scène. La production, c'est la mise en scène d'une mise en scène. Je réalise un film tous les dix ans, pour m'occuper un peu de moi, mais c'est quand même mieux d'aller vers les autres, surtout quand on est un solitaire. Mon plaisir, c'est de rassembler les gens, de choisir les bonnes personnes, de prendre des décisions ensemble. »

Afrique-Jura

Et puis, il y a son amour de l'Afrique. Où il a aussi produit les films des Suisses Olivier Zuchuat (*Au loin des villages* et en ce moment *Le Périmètre de Kamcé*) ou Markus Imhoof (*Eldorado*, qui sera dévoilé en février à Berlin). Il y a par ailleurs adopté deux enfants. Une fascination qui tient à l'attrait des contraires : « En Suisse, on anticipe, on économise. En Afrique, il faut tout dépenser, tout épuiser en une journée. Et le lendemain, la vie recommence à zéro. Tout est en extériorité, proche d'une forme d'essentiel – ceux qui y sont allés le savent. »

Désormais revenu dans sa Delémont natale, las de courir après les financements, Pierre-Alain Meier ne se destine pas pour autant à la retraite. « Il y a plein de films suisses estimables qui font à peine 1500 entrées, alors que d'autres, sur des thématiques locales, peuvent attirer 8000 spectateurs dans leur canton. Pourquoi ne pas produire des films comme ceux-là, qui font plaisir aux gens ? »

(1) Critique dans notre édition du 5 janvier.

Adieu à l'Afrique, à l'affiche en Suisse romande. Séances en présence du cinéaste : ve 19 à La Chaux-de-Fonds (ABC), di 21 à Moutier (Cinoche), lu 22 à Morges (Odéon), ma 23 à Yverdon (Bel Air), sa 27 aux Breuleux (Lux), lu 29 à Tavannes (Royal), sa 3 février à Genève (Grütli), lu 5 à Bévillard (Palace).